

PATRICE STUDER

LES MYSTÈRES DE LA
DAME AUX CHATS

Finéas 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522087

Dépôt légal : novembre 2025

Ouvrage de pure fiction. Toute ressemblance avec
des personnes physiques ou morales serait le fruit du
hasard...

Un gendarme frustré

Au volant de son antique véhicule, un vieux break diesel qui accuse plus de 500 000 kilomètres au compteur, l'adjudant Fineas vient de quitter Vesoul, où il a passé une horrible journée, dans son langage une journée de merde, au groupement de la gendarmerie départementale, pour rejoindre la communauté de brigades dont il est le chef, dans le sud du département de la Haute-Saône.

C'est un vieux Franc-comtois bougon, presque l'archétype du gars de la montagne, car, comme l'on dit par ici, il est bien « du haut », donc « un montagnon » à la tête dure : « comtois rends-toi, nenni ma foi » ! On ne la lui fait plus. On lui a fait avaler tant et tant de couleuvres... Alors, les yeux grands ouverts pour percer le brouillard qui nimbe cette route qu'il connaît par cœur, il ressasse cette journée de réunions sans fin.

D'abord, le lever des couleurs dans la cour d'honneur glacée, tradition oblige, puis la présentation du nouveau grand chef, encore plus glaciale. C'est un tout nouveau colonel, fraîchement émoulu de l'école après un passage par Saint-Cyr, excusez du peu, bardé de diplômes, brillant, et jeune, si jeune...

La collègue installée à la droite de Finéas, que celui-ci considère depuis bien longtemps comme une aimable gourde qui ne pense qu'à se mettre en valeur lui susurre à l'oreille qu'elle trouve même le nouveau patron bien « craquant » ! Tu parles !

Malheureusement, le nouveau grand sachem perché sur ses ergots au centre de son État-major ne tarde pas à montrer son vrai visage : prétentieux, carriériste et parfois cinglant. Il lui faut des RÉSULTATS ! Du chiffre, encore du chiffre ! À croire qu'avant son arrivée la gendarmerie n'était qu'un centre de vacances animé par des bisounours en bleu !

Le voisin, sur la gauche de Finéas, est un vieux camarade bien conscient de son caractère ombrageux. Il lui donne donc discrètement une légère bourrade amicale dans le dos et lui glisse subrepticement sous les yeux un petit papier : « fais-moi plaisir,

pour une fois, ne fais pas le con, ne dis rien ». Hélas, c'est bien mal connaître Finéas, et, à la première occasion, il va dégainer. Au fond, il peut se le permettre. Tout à fait injustement mal perçu par la hiérarchie, qui ne peut pas reconnaître la qualité de son engagement, puisqu'il ne sait pas, ou plus exactement ne veut pas gâcher son temps à se faire mousser, il est proche de la retraite, et il ne court ni après les honneurs, ni après le galon de « major » qui lui sera octroyé, ou pas, il s'en fiche...

Le premier coup d'éclat, et ce ne sera pas le dernier de la journée, arrive pour ainsi dire bêtement, sur une question très ordinaire de dotation en matériel.

Après s'être longuement targué d'avoir pu, grâce à son entregent, et bien aidé par ses belles relations « en haut lieu », obtenir enfin la mise à disposition de superbes SUV Peugeot, le nouveau patron a la mauvaise idée d'organiser un tour de table pour consulter sur la répartition qui en sera faite (à l'exception, évidemment, de l'inévitable dîme pour l'état-major, pompeusement baptisée « réserve stratégique »).

Petit brouhaha. Des mains se lèvent. Le colonel, qui aurait été mieux inspiré de demander en douce l'avis de son chef d'état-major, officier expérimenté qui connaît bien et le terrain, et ses troupes, donne immédiatement la parole, parce qu'il a une bonne tête, juste à celui qu'il aurait mieux valu éviter, notre Finéas réputé pour son franc-parler.

Alors, la parole, il la prend. Et après s'être rapidement présenté de façon à la fois courtoise et réglementaire, il se lâche, il y va franco : il fait remarquer que c'est une dotation nationale, il l'a lu dans la revue de l'amicale de la gendarmerie, et que même s'il ne se permettrait jamais de douter de « l'entregent » de leur nouveau chef, il est évident que la dotation entre les départements a dû être établie à l'aide de subtiles clefs de répartition dont les services nationaux sont friands, en n'oubliant jamais de minorer les besoins spécifiques des territoires ruraux.

Bien sûr qu'il en veut un, beau et tout neuf, pour sa communauté de brigades. Pas pour lui-même, car il roule peu, perdu qu'il se trouve dans les démarches administratives, mais pour ses hommes en patrouille, et surtout le jour, pour que les braves gens puissent admirer les nouvelles sérigraphies bien lumineuses afin de constater tous les efforts consentis, pour leur sécurité, par un gouvernement attentif à leurs besoins. Il va même

jusqu'à en rajouter une couche sur le fait qu'il aurait sans doute été plus opportun d'abonder le budget en carburant, avant de se faire remettre vertement à sa place : Finéas, vous viendrez me voir dans mon bureau à la fin de la réunion !!!

Le seul bon moment de la journée aura été le traditionnel pot de départ à la retraite pour un collègue, avec le petit cadeau d'usage, une canne à pêche avec moulinet s'il vous plaît, le petit bouquet de fleurs pour l'épouse, en échange de toute une vie de caserne, et les propos convenus du nouveau colonel, autour d'une galette insipide et d'un crémant tiédasse.

Quelle journée !

Tempête sous le képi

C'est donc un Finéas fatigué qui rejoint ses quartiers en maugréant.

Mais une vision le réconforte au seuil de son logement de fonction. Là, sur le palier, près de la porte d'entrée, sur une petite console prévue à cet effet, le courrier personnel, et, sur un plateau, un modeste paquet dont se dégage une suave odeur de bonne cuisine et un parfum d'amitié.

Comme souvent, voici une délicate attention de Mag, sa nouvelle adjointe, qui assume les responsabilités en son absence.

Oui, on le gâte, le vieux ronchon, depuis son veuvage qui l'a laissé dévasté depuis la disparition de sa Christiane bien aimée.

Dans le bloc attenant à la Gendarmerie, où sont implantés les logements de fonction, malgré les frictions qui peuvent découler de journées de travail usantes, de postures hiérarchiques mal comprises, voire de menus conflits de voisinage pour une cave ou une place de parking, chacun s'est employé à sa façon, et de manière désintéressée, à faciliter la vie quotidienne de leur gros nounours de chef.

Alors, après s'être assuré qu'il n'y a rien d'important dans son courrier, sauf une facture pour l'entretien de sa voiture personnelle qu'il bichonne en vue de sa retraite, et après avoir parcouru la rapide note de synthèse qui lui fait le rapport de la journée, il savoure le petit plat que Mag lui a offert avec sa délicatesse habituelle.

Il se détend un peu.

Après tout, l'algarade avec le colonel est insignifiante. Et puis, le nouveau boss vaut peut-être mieux que l'apparence qu'il donne à voir. Certes il est « pet'sec », jugulaire bien serrée, il est bien de sa caste, mais au lieu de l'engueulade en bonne et due forme à laquelle il s'attendait, ce fut un véritable entretien, court, mais d'homme à homme.

D'abord, le colonel avait visiblement pris le soin de se renseigner un peu. Sans doute avait-il pris conscience de sa part

de responsabilité dans la mauvaise animation de sa première réunion. Et puis, il avait su trouver les mots justes pour relativiser l'incident et l'inciter, lui, Finéas, à montrer à l'avenir, plus de réserve et de retenue. Plus surprenant encore, il l'avait quitté en lui serrant fermement la main : « ne vous inquiétez pas, Finéas, j'aime les hommes qui ont des tripes ! »

Alors, en effet, il commence à se détendre.

Pour renforcer la douce torpeur qui le gagne, il sort d'un placard une belle bouteille d'alcool de prune, don d'un paysan du cru.

Ce n'était pas un pot-de-vin, juste un geste de reconnaissance pour des séries de nuits à « faire la planque », qui avaient permis l'arrestation d'individus, de petits truands qui s'acharnaient à siphonner le fuel du tracteur et autres machines de cet agriculteur qui ne roulait pas sur l'or.

Certes, il se détend, mais il ne trouve pas le sommeil pour autant.

Il savoure sa petite goutte, mais il gamberge sec.

Sa vie. Sa carrière. Son métier. Son « métier de merde » comme le lui avait un jour assené son fils quand il était adolescent, lors de l'une de ces crises que l'on ne rencontre qu'entre père et fils...

Et puis, sa propre enfance, à lui, Pedro Finéas.

À force d'évoluer dans un milieu où il est normal d'échanger de manière virile, il en oublierait presque d'avoir un prénom. Son regretté père était un immigré espagnol, un républicain qui avait pu échapper aux geôles de Franco en venant faire le bûcheron dans les forêts du Haut-Doubs. Le père était rude, et sans doute tenait-il de lui sa persévérance, son courage, hélas aussi son caractère de chien. Son propre fils également, les chiens ne faisant pas des chats.

La mère était aimante, mais tellement effacée et usée par un quotidien sans horizon. Faute de belles études, matériellement impossibles, il s'était évadé en entrant en gendarmerie comme d'autres entrent en religion.

Il savait depuis toujours qu'il ne faut jamais oublier d'où l'on vient, et c'est pour cela qu'il réussissait à renforcer l'ordre républicain tout en maintenant le plus d'humanité possible, dans un monde qu'il trouvait de plus en plus effrayant.

Oui, il a du vague à l'âme. Non, il ne veut pas prendre sa retraite tout de suite, même s'il a largement les annuités pour le faire...

Oui, même si la vie avait fait qu'il n'était pas vraiment en situation de choisir, c'était un beau métier. Non, c'est la galère, c'est trop dur, personne ne peut s'habituer, comme cela lui arrive trop souvent, à frapper à la porte d'une famille, au petit matin, pour annoncer que l'un des enfants est dans l'ambulance des pompiers, après une fatale sortie de route, ou dans un coma éthylique qui n'augure rien de bon.

Avec sa tête embrumée, il se retourne sous la couette (il y a bien longtemps qu'il a renoncé à faire son lit au carré), tout en poursuivant son inlassable litanie, comme d'autres comptent des moutons imaginaires pour trouver le sommeil.

Oui, c'était un beau métier, qui lui avait permis de connaître d'autres horizons.

Il se revoit en Guyane, lors de sa brève affectation dans la gendarmerie mobile.

Physiquement très dures, la traque aux orpailleurs clandestins, les longues marches au plus profond de la forêt tropicale, la rude compagnie des troupes de marine ou de la Légion étrangère ! Mais aussi l'éblouissement de paysages grandioses, et de belles rencontres qui ne se réduisaient pas au Ti punch pris sous le Carbet du quartier de la Madeleine, à Cayenne, en retour de mission.

Non. Au bout du compte, c'est ici, dans sa chère Franche-Comté, qu'il se plaît davantage. C'est même là qu'il avait commencé, et rencontré le grand Gégé, son ami de toujours, lorsqu'ils avaient fait leurs débuts ensemble, « dans le haut », sous les sapins, à la frontière suisse.

Oui, il les aimait, ces Francs-comtois parfois rugueux, ses compatriotes, surtout les plus modestes.

Lors d'un mouvement social teinté de jaune, la couleur des manifestants qui occupaient un rond-point pour contester leurs conditions de vie, tout en faisant le job (assurer un minimum de circulation, veiller à la sécurité en évitant tout accident, maintenir un peu de dialogue, et tenter de glaner un peu de renseignements), il avait bien sympathisé avec l'une de leurs égéries

autour d'un feu de palettes... Il se sentait proche de ces gens, il aurait pu être l'un d'entre eux.

Bien sûr, on l'avait su en haut lieu. Bien sûr, on l'avait sermonné. Bien sûr, ce n'était pas la première fois.

Il avait souvenance qu'à l'École de Gendarmerie, pour un comportement qu'un gradé avait jugé mal approprié lors d'un exercice de simulation, l'évacuation d'un squat, il en avait pris pour son grade, et encaissé des propos qui l'avaient blessé, au point qu'ils lui revenaient souvent à l'esprit, comme cette affirmation péremptoire : « vous n'êtes pas payé pour faire la mère Thérèse de la Gendarmerie !!! »

Alors, avec l'expérience, et en devenant « gradé », il s'était positionné dans un juste milieu pour gérer avec discernement l'autorité que lui conféraient ses fonctions. Dans le milieu militaire, il se disait « qu'il ne faisait pas péter ses galons ». Il n'était pas, comme le sont trop souvent les personnes investies d'un pouvoir, intraitable avec les faibles et obséquieux avec les puissants.

Il n'était pas mère Thérèse, mais au moins il s'était comporté en homme durant toute sa carrière, avec une fermeté lucide qui n'excluait ni la compréhension, ni l'empathie, avec des hauts et des bas, avec quelques succès et de nombreux échecs. Avec des souvenirs au goût amer.

C'est à ce moment qu'il sort d'un mauvais sommeil, réveillé par le spectre de la dame aux chats.